

bd

FRÈRES AMIS



POLAR On ne se lasse pas du formidable dessin de Berthet. Surtout quand son style léché et tout en légèreté enveloppe un récit sombre. Ligne claire pour récit noir. Délicieux oxy-more que cet album *Le crime qui est le tien*, réalisé à quatre mains avec le talentueux Zidrou. Au fond du bush australien, un berger désabusé vit reclus avec ses moutons et ses remords. Une disparition programmée pour échapper à la justice qui l'a désigné assassin de son épouse, aussi divine que nymphomane. Il apprend que son frère, sur son lit de mort, a avoué le meurtre de sa belle-sœur. L'homme solitaire décide de rentrer chez lui pour solder ses comptes. Car, dans cette petite ville ennuyeuse, personne n'est vraiment innocent. Une histoire déroutante de passion, menée avec brio. SJ

> **Berthet/Zidrou**, *Le crime qui est le tien*, Dargaud.

DRÔLES DE DAMES



AVENTURE Nous avons fait leur connaissance avec bonheur en 2013. Nous avons craqué avec elles, poussé des ouf et vibré comme de grands enfants à leurs exploits. Les voici de retour! Après *La Grande Odalisque*, les trois charmantes et fantasques cambrioleuses d'œuvres d'art reviennent aux affaires dans une seconde aventure, *Olympia*. Un peu cabossées par l'exigence de leur profession, Alex, Carole et Sam peinent à se remettre à l'ouvrage. L'une attend un heureux événement, l'autre s'amuse et la dernière ronge son frein. Mais à chasser le naturel, il revient au galop. Le trio se voit embarquer dans une histoire qui le dépasse, entre Paris et Venise. Parviendra-t-il à recoller les pots cassés? Dans cet album, rien n'est à jeter: l'écriture est intelligente, originale et débordante d'humour, et le dessin et les découpages sont soignés et aériens. Un divertissement haut de gamme. SJ

> **Vivès/Ruppert/Mulot**, *Olympia*, Aire Libre.

La plume imbibée d'encre noire

Littérature. La Fribourgeoise Marie-Christine Horn publie «*Tout ce qui est rouge*». Un polar noir, le premier sous son nouveau nom, mais une envie qui la suit depuis près de dix ans. Portrait.

JÉRÉMY RICO

h

«Horn, comme Mike Horn.» La phrase jaillit aussitôt de la bouche de Marie-Christine Horn. Preuve qu'elle l'a certainement déjà répétée à de nombreuses reprises depuis la sortie en août de son nouveau roman, *Tout ce qui est rouge*. Le cinquième ouvrage de sa plume, mais le premier signé de la sorte par celle qui s'appelait jusqu'alors Marie-Christine Buffat. «J'ai changé de nom suite à un divorce», précise-t-elle, cigarette électronique à la bouche, depuis l'un des fauteuils de son chalet de La Roche. «J'ai décidé d'utiliser le nom de mon grand-père comme pseudonyme. Je me suis rendu compte que signer avec mon vrai nom de famille pouvait être problématique.»

La Fribourgeoise de 42 ans tire une nouvelle bouffée sur sa vapoteuse rose, avant de poursuivre. «Ce n'est pas forcément mal intentionné: j'ai reçu des appels pour des conseils d'écriture, ou des gens qui me disaient qu'ils partageaient mon quotidien, surtout lorsque j'ai écrit *La Toupie*. Mais un jour, quelqu'un m'a menacé de venir me percer. J'ai aussi été victime d'un cambriolage pendant que je participais à un salon du livre. Quand j'ai signé mon premier roman, je n'ai pas pensé que des gens pouvaient me trouver dans le bottin.»

Au gré de ses envies

Pour sa première publication sous son nouveau nom, l'écrivaine revient à son premier amour: le polar noir. *Tout ce qui est rouge* marque ainsi le retour de l'inspecteur lausannois Charles Rouzier, déjà présent dans son premier roman, *La Piqûre*, sorti en 2006. L'enquêteur se lance cette fois sur la trace d'un tueur en série. Une intrigue à suspense qui mène le lecteur dans le monde opaque de l'interne psychiatrique. Là où les pires sadiques sont confinés et drogués. Mais d'où peut aussi naître l'art brut, spontané et détaché des normes et des canons admis.

«Dès le départ, mon but était de créer une série policière avec Charles Rouzier. Mais après, je me suis dispersée.» Marie-Christine Horn esquisse un sourire: elle le sait, cette remarque en dit long sur son caractère, affirmé et indépendant: «Mes envies s'imposent toujours à moi. Dès



Marie-Christine Horn signait auparavant Marie-Christine Buffat. ALAIN WICHT

qu'on m'oblige à faire quelque chose, je perds l'envie de le faire!» Après ce premier polar, ses envies l'amènent d'abord à écrire un livre pour enfants, *School Underworld et les ondes maléfiques*, publié en 2008 et auréolé du Prix des jeunes lecteurs de Nanterre. Puis vient un témoignage, lorsque l'auteure signe *La Toupie*, le récit de sa vie de mère face à son enfant, victime de troubles du déficit d'attention avec hyperactivité et impulsivité (TDAH). «J'avais besoin d'écrire ce livre. Quand j'ai constaté le TDAH de mon fils, j'ai cherché des témoignages, mais je n'en ai pas trouvés. J'ai écrit le livre que j'aurais voulu lire.»

«Mon style est direct, plutôt cru, violent et sombre»

MARIE-CHRISTINE HORN

Suit un détour par la nouvelle avec *Le nombre de fois où je suis morte*, pour finalement revenir au roman, le genre qui permet à Marie-Christine Horn de laisser le plus s'exprimer sa plume. «Mon style est direct, plutôt cru, violent, sombre.» L'écri-

vaine montre un tableau accroché sur l'un des murs de son salon. Un petit format, représentant la mort glissée presque incongnito dans une foule sombre. «C'est ma mère qui a peint ce tableau. Vous voyez, ce n'est pas très joyeux.»

Noirceur omniprésente

Cet attrait pour les ambiances sombres se retrouve également dans la méthode d'écriture de Marie-Christine Horn. Car elle est une auteure nocturne. Elle ne se consacre à ses livres que le soir venu, «jusqu'à ne plus voir le clavier», lâche-t-elle. «L'histoire est déjà en moi au moment où je l'écris. Elle est devenue une pensée lancinante. Ensuite, je ne supporte pas qu'on me dérange. J'ai peur que ces choses partent.»

Ce caractère jusqu'au-boutiste, sans concessions, Marie-Christine Horn l'a aussi forgé auprès de ses parents: une mère peintre, et un père coureur automobile, pour une enfance «dans un univers de passionnés», explique-t-elle. Comme eux, la Fribourgeoise a choisi sa passion, l'écriture. Quel a été l'élément déclencheur? Marie-Christine Horn plonge dans ses souvenirs, mais en ressort bredouille. «Je ne sais pas. A

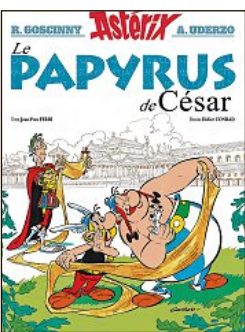
l'école, j'ai toujours eu de la facilité à écrire. Je me souviens de ma fierté quand la professeure lisait mes textes à haute voix.» C'est finalement par hasard, pour «faire marrer» sa sœur, que Marie-Christine Horn se lance dans l'écriture. Et l'histoire aurait pu s'arrêter là. Sauf que sa sœur y croit, et la convainc de démarcher des éditeurs. Avec succès. «A chaque fois que je publiais un livre, je pensais que ce serait mon dernier», rigole la mère de deux enfants, âgés de 19 et 14 ans.

Désormais, celle qui travaille dans l'export de marchandises voit donc plus loin que le bout de sa plume. Elle le sait: *Tout ce qui est rouge* ne sera pas son dernier roman. Publié dans la nouvelle collection Contemporains Noirs des Editions l'Age d'Homme, il sera d'ailleurs suivi au printemps prochain d'une réédition de *La Piqûre*, sur laquelle planche actuellement l'auteure. Avant un troisième tome des affaires de Charles Rouzier, déjà en réflexion. A moins que les envies de Marie-Christine Horn ne dispersent encore ses mots. I

> **Marie-Christine Horn**, *Tout ce qui est rouge*, Ed. l'Age d'Homme, 384 pp.
> **L'auteur** participera à une table ronde au Salon du livre romand, le 21 novembre à Bulle.

deux bandes dessinées

Astérix is good and Iznogoud



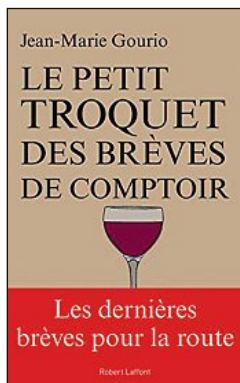
Le ciel ne tombera pas sur la tête du lecteur du nouvel album d'Astérix et Obélix. *Le papyrus de César*, concocté par Jean-Yves Ferri et Didier Conrad, s'avère une très bonne aventure, dans l'esprit des créateurs Goscinny et Uderzo. Le scénario – la suppression, dans la *Guerre des Gaules* écrite par César, du passage sur les irréductibles Gaulois – tient bien mieux la route que leur précédente réalisation, toutefois honorable, *Astérix chez les Pictes*. Une BD bidonnante.

Autre classique poursuivi après la disparition de ses inventeurs, Iznogoud, qui revient avec un 30^e album intitulé *De père en fils*. Nicolas Tabary, fils de Jean, le cocréateur du vizir qui veut être calife à la place du calife, tient le crayon. Un trait plutôt fidèle à l'original, mais écorné par quelques maladresses, comme cette caricature d'Obélix. Laurent Vassilian (assis à la place de Goscinny) a lui ficelé un scénario qui semble surtout prétexte à aligner les jeux de mots souvent trop explicites. Mention toutefois pour l'excellent «Un caleçon jolies les filles de mon pays» entonné à la Enrico Macias. Sympatoche. TB

> **Jean-Yves Ferri et Didier Conrad**, *Le Papyrus de César*, Ed. Albert René.
> **Laurent Vassilian et Nicolas Tabary**, *Iznogoud, De père en fils*, IMAV Editions.

des brèves de comptoir

La dernière tournée



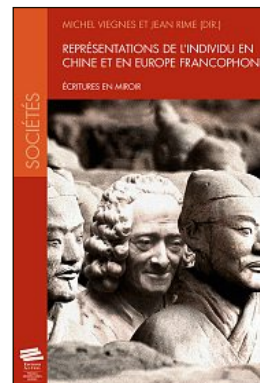
C'est un auteur qui a mis le bar haut pour évoquer les discussions de café. Après trente ans de bons et loyaux services, Jean-Marie Gourio nous livre une dernière tournée des citations qu'il a récoltées dans les bistrotts, comme autant de pépites rouge-blanc-et-un-peu-blues. *Le Petit troquet des brèves de comptoir* parle d'art («Entre Doineau et Capa, y a pas photo!»), d'alcool («Tous les chemins mènent au rhum»), de science («Dompter la nature? Tu feras pas grimper un volcan sur un tabouret!»), de politique («Hollande, il aura ramené la France au rang de la Creuse») et de sport («Avec toutes les seringues qui traînent, pas étonnant qu'il y ait autant de crevaisons sur le Tour de France!»).

Il a commencé cette récolte d'aphorismes, souvent éthyliques, en 1985. Une idée née dans la salle de rédaction commune de *Hara-Kiri* et *Charlie Hebdo*, qui faisait rire Choron, Cavanna, Wolinski, Cabu... «Aujourd'hui, ils sont tous morts, et ils me manquent», écrit Jean-Marie Gourio, qui annonce la fermeture définitive des *Brèves de comptoir*, après avoir listé les noms des victimes des attentats de janvier. Ses dernières pages se pictorent comme autant de cacahuètes à l'apéro ou s'avalent d'un trait. TB

> **Jean-Marie Gourio**, *Le Petit troquet des brèves de comptoir*, Ed. Robert Laffont, 500 pp.

un recueil de travaux

L'individu est-il Chinois?



Michel Viegnes et Jean Rime s'attaquent à un cliché: dans l'Empire du Milieu, l'identité est collective alors qu'en Occident, c'est l'individu qui prime. Le premier est professeur ordinaire de littérature française et comparée, tandis que le second est assistant diplômé en littérature française, tous deux à l'Université de Fribourg. Et leur *Représentations de l'individu en Chine et en Europe francophone* explique cette notion du «je» au travers de la littérature, de la philosophie et de la linguistique. Les exemples évoqués vont de Tintin (trouver la voie sans

se faire couper la tête) à Henri Michaux, en passant par la réception de *L'Etranger* de Camus au pays de Mao Zedong. Les contributeurs à cet ouvrage se sont aussi penchés sur les hommes qui ont construit des ponts entre les deux civilisations au cours de l'histoire.

De lecture exigeante mais abordable même pour les non-initiés, ce recueil réunit les travaux menés à l'occasion de deux rencontres internationales sur *La notion d'individu en Chine et en Europe francophone: réflexions en miroir*. TB

> **Michel Viegnes et Jean Rime (dir.)**, *Représentations de l'individu en Chine et en Europe francophone*. Ed. Alphil-Presses universitaires suisses, 366 pp.